

Léon Laffut

Les larmes et les rires

suivi de sa version scénique

**La saveur des instants
dérobés à l'oubli.**

Du même auteur :

Aux éditions Chloé des Lys :

Aurores

Aux éditions Félix Biwer :

Ninette est morte

Marcher dans la rivière

Les pronoms personnels

Celui qui dessine sur le sable

Comme une guirlande fanée

Les caresses de l'eau

Traces

Dans la revue Traversée :

Le chant du funambule

Six impromptus

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-5215-2

© Léon Laffut

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

à tous ceux qui ont eu le courage,
ou la malchance,
de m'accompagner quelques temps :

José et Jean-Marie,
Manuel et Coco,
Eric
et ???

Epilogue

Avertissement, Manifeste et Blasphème.

- Comment dites-vous ? un épilogue se place en fin d'ouvrage ! évidemment, je sais cela, mais : 1) je fais ce qui me plaît – 2) moi, j'ai déjà lu ce livre. – 3) il peut aussi se placer en fin de vie ; c'est le cas.

- C'est ridicule ? Il y a longtemps que je n'ai plus peur du ridicule, depuis que j'ai compris qu'il était, le plus souvent, dans l'œil qui regardait plutôt que dans l'objet regardé.

Est-ce autobiographique ?

Je crois que la plupart des gens qui écrivent occasionnellement répondront que ce l'est partiellement ; pour les écrivains de métier c'est, peut-être, autre chose. Quant à moi, je dirai que c'est de la fiction greffée sur du vécu ; ceux qui me connaissent me retrouveront, çà et là, entre les lignes.

Nous sommes tous des pieds de vigne, sauvages et bruts, sur lesquels on a greffé un cépage, noble ou non ; nos grappes sont bien les nôtres, mais elles doivent tout au greffon, et si vous regardez le vignoble, vos raisins sont bien insigni-

fiant, mais ils sont là, perdus, noyés dans l'immense alignement des plantes, ils sont là. Le vin qui sortira de notre terroir, grand cru ou petite piquette, destiné aux grands ou aux petits de ce monde, sera un peu, un tout petit peu, de moi. Je suis heureux d'être, pour quelqu'un, quelque part, cette goulée furtive, ou conservée longtemps dans la bouche, qui donnera quelques secondes de bonheur.

Eh ! oui ! Me voici encore enfourchant, gaillardement, une image. Il est vrai, je n'hésite jamais à sauter sur la première métaphore qui passe, à la lancer au galop et à lui laisser la bride sur le cou ; oui, il m'arrive de me casser la figure, mais qu'importe puisque cela est aussi une métaphore.

L'important n'est pas là ; ce n'est pas de moi que j'ai voulu parler, à mon âge, on a perdu beaucoup de son narcissisme. J'ai voulu parler d'eux, de ces enfants meurtris, dans un monde disloqué, à une époque visqueuse qui colle aux pieds et au cœur, et dont certains vont ce prévaloir pour meurtrir, ici ou ailleurs, d'autres enfants innocents. Vous et moi nous ne choisissons, ni notre époque, ni notre sol, et je sais que toutes les époques et tous les sols se valent, mais je ne

peux vous parler que de mon pays et de mon temps, de mon temps des cerises.

Et je veux parler, libre à vous de m'écouter ou pas, mais je veux parler pour « eux », pour ces enfants-là, et au travers d'eux, je veux vous parler des enfants de Terezine et des enfants de Palestine .

Je ne suis pas un écrivain, je suis un musicien qui a envie d'écrire ; cela m'est arrivé quelques fois dans ma vie. J'ai 73 ans, je n'ai plus aucune ambition, si ce n'est de me faire plaisir ; je n'ai envie ni de gloire, ni d'argent ; j'ai envie de liberté.

Il m'a été dit, et à très juste titre, que mes personnages ne parlaient pas comme dans la vie ; et c'est vrai, mais c'est ce que souhaite.

Je ne veux pas entendre Anne dire : « tu m' fais chier » ; ni Julien dire « tu t'fous de ma gueule ». Est-ce que Phèdre, le Misanthrope ou Cyrano parle comme dans la vie ? votre boucher vous répond-il en alexandrins ? Non, le langage de la rue n'est pas, pour moi, un modèle à imiter. Je ne veux rien imposer à personne, je veux la liberté de m'exprimer à ma façon. Il y a place pour tous dans l'univers de l'écriture.

Je ne veux proclamer aucune règle, aucune loi, je réclame le droit de préférer parler, entendre, lire

et écrire une langue que j'aime, la mienne, celle qui m'enracine dans mon sol, avec toutes ses imperfections, ses hésitations, ses ambiguïtés. Julien dit : « les mots font ce qu'ils peuvent » il n'y a pas de raison de les faire taire.

Les paroles peuvent aussi être belles ; la peinture peut être abstraite ou figurative; la musique peut être tonale ou atonale. De grâce ni dites plus « doivent », dites « peuvent ».

Je n'empêche personne de parler ou d'écrire le langage de la rue, il y a de superbes écrits dans la langue quotidienne ? Je réclame, moi, le droit de toiletter mon langage.

Avez-vous déjà entendu quelqu'un dans la rue parler comme le Chérubin de Mozart, comme Péléas ou Perdican ? L'opéra en est le plus bel exemple, personne dans la vie ne s'exprime comme Didon, Papagueno, ou Wodzek et pourtant c'est Didon, Papagueno ou Wodzek qui m'émeuvent, et laissez-moi mon émotion, laissez-moi faire parler Anne, Julien ou Pierre, comme je voudrais qu'ils parlent.

Si le langage de la rue n'est pas, pour moi, un modèle à imiter, la nature non plus.

J'aime, autant que quiconque, la nature ; j'aime les arbres et les fleurs, j'aime me promener en

forêt, j'aime la caresse du vent et la lumière du soleil, mais mon amour pour elle ne m'empêche pas d'en voir les défauts. Toute notre vie, et toutes les civilisations, ne sont que des tentatives, parfois réussies, parfois avortées, de lutter contre la nature : contre le froid de l'hiver, contre la chaleur des déserts, contre la maladie, contre la pluie, contre les menaces des animaux féroces ou les poisons de certaines plantes.

Je suis une parcelle d'imperfection dans un monde imparfait ; ce qui ne m'empêche pas de l'aimer ce monde ; si les femmes n'aimaient que les hommes parfaits, il y a belle lurette que la terre serait déserte.

La nature n'est pas un modèle à reproduire. Les « Nymphéas » de Monet sont loin d'une photographie ; les chants d'oiseaux de Messiaen sont loin d'un enregistrement et Picasso est un génie ! Si la nature et le monde ont été créés par un dieu, l'artiste est celui qui veut corriger Dieu.

Je ne savais comment définir le livre que j'écris, maintenant je sais, je l'appellerai un opéra sans musique.

Certain, dans le même ordre d'idée, diront : ce vouvoiement continu est ridicule.

C'est ma volonté. J'ai voulu, qu'un écran infranchissable sépare Anne et Julien, symbole de l'impossibilité de communiquer certaines choses par les mots ; Anne cherche tout le temps à établir une autre communication, celle du toucher, du contact, des sens, mais Julien est incapable de la suivre ; il y a cet écran-barrière que Julien ne pourra pas franchir

J'ai aussi souhaité, pour des raisons symboliques, qu'ils ne se rencontrent que dans des endroits extérieurs. Il n'y aura jamais de murs entre eux et le monde

Certains diront que des adolescents ne peuvent connaître Gide, Aragon, Paul Fort ou Musset.

Pourtant je vous assure que ma génération les connaissait, et Camus, et Sartre, et Saint-Exupéry. Bien sûr, les temps ont changés, nous n'avions ni la TV, ni Internet, ni la pilule ; et bien, nous lisions. Ne me croyez pas si voulez, (en vérité, peu m'importe aujourd'hui) mais je me souviens très bien de grandes discussions sur « Le Rire » de Bergson ou « La Psychologie des Foules » de Gustave Le Bon.

Je sais parfaitement que, objectivement, jadis ce n'était ni mieux, ni pire qu'aujourd'hui. Je m'octroie pourtant le droits de penser, subjectivement, que si, c'était mieux, que le monde actuelle

est sous-cultivé, que les arts, et en particulier la Musique, ont profondément souffert de l'erre de l'argent, du profit à tout prix, de l'esprit de compétition entretenu et sacré par le sport, ce cancer de notre époque. Non, je ne crois pas que l'évolution de l'humanité soit une marche vers un mieux ; que le progrès justifie tout ; que les hommes soient plus heureux aujourd'hui qu'hier. Or, pour moi, le bonheur est la seule mesure de la réussite, le seul but et le seul accomplissement d'une vie. Regardez Anne comme elle se bat avec ses petites mains blanches. Et si vous ne partagez pas cette opinion, c'est que nous ne sommes pas de la même espèce, que nous ne parlons pas la même langue et qu'il est, dès lors, inutile d'espérer nous comprendre. Oui, mais, en attendant, vous dominez ce monde, qui est aussi le mien, vous imposez cette dictature du « Libéralisme », cette doctrine égoïste et injuste qui, non seulement écrase des milliards d'hommes, mais souille, par un usage abusif, l'un des plus bons mots de la langue : le mot « Liberté ».

Dans ce cas : Allez vous faire foutre !

Vous voyez que je suis capable de parler la langue de la rue.

Voilà. Je suppose, et j'espère, que tous ceux que j'exaspère (ce sont souvent les mêmes qui m'exaspèrent) ont rejeté ce livre, gentiment sur le bord du rayon de la librairie (au cas, fort improbable, où il serait édité), ou méchamment dans la poubelle, pour ceux qui, par hasard, en ont eut une de ces photocopies que je compte distribuer autour de moi.

Ce n'est pas grave, il y a tant d'autres livres !

C'est bien comme ça, je ne veux pas donner ainsi mon sang à n'importe qui.

Que voilà une bonne chose de faite !

Et maintenant que nous sommes entre nous....

I

Sur l'île

Prélude

Si vous passez par Huy (petite ville blottie entre colline et fleuve), et que vous cherchez le théâtre, vous serez surpris de vous entendre répondre : « il est sur l'île ».

Il n'y a pas d'île ; ou plutôt, il n'y a plus d'île. Elle existait jusqu'au milieu du XIXe siècle, mais un bras de la Meuse fut alors asséché, pour canaliser le fleuve, et l'île fut alors réunie à la rive droite. Cependant, après six ou sept générations, les Hutois disent toujours « sur l'île ».

L'endroit est devenu un grand jardin en bord de Meuse, où les citadins aiment se promener et se reposer sur les bancs disposés dans les allées. La jeunesse s'y rencontre après l'école ou les jours de congé.

Et le symbole prend la place du réel.

Voyages, évasions, rêves... pour nous, tout naissait sur l'« île », tout partait de l'« île ».

Après la guerre, le théâtre fut aussi salle de cinéma ; nous y avons découvert Chaplin, Ford, Renoir et...

Un autre théâtre, « L'Harmonie », et deux kiosques contribuaient à donner à l'« île » une vocation de loisirs et de détente.

C'est là...
au début des années cinquante...
quand j'avais dix-sept ans...

Matin du jeudi 22 mai 1952, sur l'île

Rencontre

Les senteurs subtiles d'un été précoce planent dans l'air.

À la lumière timide des premières heures a succédé un soleil encore discret dessinant les ombres plus franchement.

Un vent léger caresse les êtres et les plantes.

C'est jour de congé ; c'est l'Ascension.

Julien a parcouru moins de trois cents mètres dans l'allée principale de l'« île », quand il réalise qu'il a oublié son livre sur un banc. Il a souvent ce genre de distraction ; il s'est assis pour lire, à l'ombre des grands hêtres, et il a glissé dans une de ces rêveries dont il a l'habitude, le livre posé à côté de lui.

... si l'on ne rêve pas quand on a dix-sept ans...

Il revient sur ses pas, espérant retrouver son bouquin.

Une jeune fille est assise sur le banc et feuillette le livre. Elle comprend tout de suite qu'il en est le propriétaire, sans doute à sa démarche décidée et à son regard chercheur. Elle a ce charme

diffus des êtres qui oscillent encore entre l'enfance et l'adolescence

— Il est à vous ? dit-elle, en lui tendant l'ouvrage.

— Oui, je viens de l'oublier là, il y a cinq minutes.

Il ne peut rien ajouter. Elle ne sait que dire.

Un silence indicible flotte dans l'air.

Avec une feinte indifférence, elle lit le titre :

— “ Les Nourritures terrestres ” ; qu'est-ce que c'est ? — Un essai... ou un poème, selon le lecteur.

Elle a un petit haussement d'épaules et penche légèrement la tête ; un mouvement gracieux qu'elle a quand l'émotion sourd en elle.

— Et pour vous ?

Il a un instant d'hésitation ; non par réflexion, mais par trouble.

— Plutôt un poème.

Un silence suspendu.

— Je ne connais pas André Gide.

— Ce n'est pas un auteur « convenable »... mais je vous le conseille. Quel âge avez-vous ?

— Seize ans.

Il prend un ton de conspirateur pour lui dire, en se penchant vers elle :

— C'est un livre qu'il faut lire en secret ; il a,

alors, une tout autre saveur.

— N'est-ce pas un peu pervers ? Chuchote-t-elle sur le même ton, en plissant le front et en fermant légèrement les yeux.

— Si. Un « si » appuyé. Et ils éclatent de rire.

Ils s'aperçoivent que l'air est parfumé. Une brise vaporeuse fait vibrer les jeunes feuilles des hêtres de l'allée.

Il s'assied à ses côtés.

— Vous avez aussi un livre ; vous voulez bien me le montrer ?

— Bien sûr ! regardez, dit-elle en lui tendant l'ouvrage.

... leurs mains se frôlent.

Julien lit, très maladroitement :

— « Ze graipe of ouart »

Elle rit, et rectifie :

— « The Grapes of Wrath » ; votre anglais n'est pas très assuré, dit-elle avec une pointe de moquerie.

— Vous parlez anglais ?

— Oui, on peut même dire que c'est ma première langue.

— Votre langue maternelle.

— Non, pas vraiment, je vivais aux États-Unis, mais, à la maison, mes parents, qui sont belges, m'ont toujours parlé en français. Le français est donc ma langue maternelle, mais l'anglais, la langue que j'ai utilisée le plus ; voilà, vous savez tout.

Une femme, poussant un landau, passe, escortée par un petit garçon mangeant consciencieusement un cornet de frites.

La jeune fille ajoute, en désignant, d'un léger mouvement de tête, le livre que Julien tient toujours dans les mains :

— John Ford a fait un film de ce livre, au début de la guerre ; j'ignore s'il est déjà passé en Europe.

— Je crois que oui, avec pour titre français : « Les Raisins de la colère ».

Un silence coloré.

— C'est un livre « engagé ». Vous êtes « engagée » ? dit Julien.

Elle hausse gracieusement les épaules ; des deux mains ouvertes, les paumes vers le haut, elle montre le livre.

— À votre avis ?

Il la regarde avec un large sourire, elle en rougit un peu.

Un long silence parfumé.

— Je m'appelle Julien, dit-il, avec la brusquerie de la timidité.

Avant de répondre, elle prend le temps de revenir ici.

— Moi, c'est un peu plus compliqué, je m'appelle Anne, mon deuxième prénom est Line, comme maman. Maman aime les prénoms composés, elle m'appelle Anne-Line. Papa dit plutôt Anne.

— Vous habitez Huy ?

— Non, je suis en visite chez ma grand-mère. C'est ma première promenade. Je suis arrivée ce matin, nous sommes rentrés à Liège depuis peu.

À quelques mètres, la mère et ses enfants se sont arrêtés ; elle essuie, avec un mouchoir, la bouche du petit mangeur de frites.

— Connaissez-vous les bords de Meuse ?

— Pas ici.

— Voulez-vous les voir ?

— Avec plaisir, si ce n'est pas trop loin.

— C'est juste derrière les jardins du théâtre, là, à deux cents mètres. On ne peut pas venir à Huy sans saluer la Meuse.

— Dans ce cas... allons-y.

Ils traversent le parc et contournent les jardins du théâtre pour atteindre le vieux chemin de halage longeant la place " Pierre l'Ermitte " et le second parc de l'« île », plus petit et plus ombragé. Entre le chemin et la Meuse, une bande de terre laisse toute liberté aux herbes folles de s'étaler dans la lumière.

Julien s'y accroupit et fixe le fleuve avec un regard clair.

— J'aime intensément la Meuse, dit-il.

— Je comprends. Avant de partir pour l'Amérique, nous habitions Liège, le fleuve me fascinait ; je n'avais pourtant que quatre ans.

Elle ajoute en souriant malicieusement :

— Cela fait-il partie des nourritures terrestres ?

Il rit.

— Oui, bien sûr.

— Alors, je lirai ce livre.

Un léger coup de vent soulève quelques feuilles mortes, traces oubliées du dernier automne. Ju-

lien saute sur le mur de pierre qui sépare la cendrée de la place Pierre l'Ermitte du chemin de halage ; avec emphase et une pointe de ridicule volontaire il déclame :

— « *Oh ! Meuse endormeuse, si chère à mon enfance...* »

— Ça, c'est Péguy, dit Anne.

Il s'arrête, faussement admiratif :

— Vous connaissez Péguy ? Une petite Américaine qui connaît Péguy, ça existe ?

Elle prend un air faussement offusqué, et se plante devant Julien, ses poings inoffensifs sur ses hanches.

— Mais, que croyez-vous ? Nous avons gardé nos liens avec l'Europe. Mes parents adorent la littérature, ils sont venus à Los Angeles avec une partie de leur bibliothèque. Papa est ingénieur et, comme beaucoup de scientifiques, il aime beaucoup la musique et la poésie.

Les quelques feuilles mortes se sont mises à tournoyer, emportées par un minuscule tourbillon. Dans le silence transparent, on peut même les entendre frôler le sol.

Elle monte à son tour sur le mur, et entrant dans

le jeu de Julien :

— « *Vous ne reverrez plus les monts, les bois, les plaines...* »

Julien enchaîne :

— « *Beaux yeux de mes soldats qui n'aviez que vingt ans* ».

Anne l'interrompt et poursuit :

— « *Et qui êtes tombés en ce dernier printemps.* »

Tout en riant lumineusement, ils sautent du mur et se retrouvent sur la terre battue du chemin de halage.

— Vous aussi vous aimez la poésie ? dit Anne.

— C'est ma vie... j'en écris.

— Vous me laisserez lire vos poèmes ?

— Avec joie, peut-être même en écrirais-je pour vous.

L'une et l'autre préparent naïvement des prétextes pour de prochaines rencontres.

— Papa aimait particulièrement Rimbaud, dit la jeune fille.

Julien prend la démarche d'un vieillard, la bouche édentée, marchant avec une canne et dit :

— *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.*

Nouvel éclat de rire.

Le reflet du soleil ondule sur les vaguelettes du fleuve.

— En tout cas, vous, vous n'êtes pas sérieux, avez-vous dix-sept ans ?

— Exact, Mademoiselle Anne. Un silence ouaté.

Dans le petit parc, des enfants jouent. Ils courent d'un arbre à l'autre.

Anne fait quelques pas sur le chemin de terre, puis se retourne. Son regard invite Julien à la suivre. Ils marchent en silence, le temps, pour tous les deux, de remettre un peu d'ordre dans leurs émotions.

Un vol d'étourneaux zèbre le ciel. Une odeur de terre humide monte du sol.

— Votre grand-mère est hutoise ? dit-il, au bout d'un moment.

Elle fait oui de la tête.

— Elle est née là où elle habite encore ; à l'ombre de la petite église Saint-Mengold, près de la Place Verte.

— Alors je dois la connaître, au moins de vue, j'ai joué toute mon enfance sur la Place Verte.

— Il y a longtemps qu'elle ne sort plus de chez elle, elle est presque impotente.

Est-ce le vent léger et la fraîcheur de l'air, les joues d'Anne sont roses et presque transparentes ; on croit y voir battre son cœur.

C'est probablement pour endiguer l'émotion qu'elle sent naître en elle, qu'elle dit :

— Je dois rentrer, Mamy va s'inquiéter.

— Nous pouvons rentrer ensemble, votre grand-mère habite près de la Place Verte, et moi, rue Griange, nous sommes presque voisins. Sur notre chemin, je vous montrerai le tombeau de Pierre l'Ermitte et la statue de Joseph Lebeau, deux célébrités historiques de Huy. Ce n'est pas un grand détour.

Ils laissent la Meuse à sa plénitude.

Ils traversent le second parc de l'île et gagnent l'entrée, mal dégagée et mal entretenue, du cloître où vécut Pierre l'Ermitte après son retour de croisade.

Deux amoureux, silencieux, assis sur un bloc de pierre taillée, les regardent passer.

— On ignore où est né Pierre l'Ermitte, par contre, on est certain qu'il est mort ici.

Au centre, une statue du prêcheur brandissant un crucifix ; les deux adolescents la contournent. Les cailloux et les éclats de pierre parsemant le

sol blessent leurs pieds.

— Pour nous, les Croisades sont une sorte d'épopée héroïque, dit Julien ; pour les Arabes, un envahissement barbare.

Ils pénètrent dans ce qui reste du petit cloître sombre.

— Quelques siècles plus tôt, c'étaient les Arabes qui envahissaient l'Europe, dit Anne, et si l'on remonte encore plus loin, ce sont les Romains qui dominaient toute la Méditerranée.

— On devrait tirer des leçons de l'Histoire, on en tire souvent des raisons pour dominer l'autre. Nous glorifions Pierre l'Ermite qui, par son intolérance, a causé la mort de milliers d'hommes et de femmes ; les leçons de l'Histoire ne semblent pas très efficaces.

Le soleil a beau faire de sérieux efforts, il n'arrive pas à réchauffer ce monde de pierres grises. Anne frissonne, Julien s'en aperçoit.

— Venez, ne restons pas ici, vous allez prendre froid.

À la sortie du cloître, Julien s'arrête :

— Savez-vous ce qui se trouvait, il y a peu, dans ce terrain vague ?

Anne, heureuse de quitter ce tombeau sinistre, a

un

large sourire :

— Évidemment non, sinon vous ne me poseriez pas cette question, dit-elle avec un soupçon d'ironie.

— Pendant la bataille des Ardennes, les Américains y entreposaient les jeeps et les chars en panne ; ils ne prenaient pas le temps de les réparer, vu l'urgence des combats. Huit siècles après le moine conquérant, d'autres barbares ont fait, eux aussi, des millions de morts.

Les amoureux de tout à l'heure ne sont plus là ; sans doute ont-ils cherché des lieux plus calmes. Julien poursuit, comme s'il se parlait à lui-même.

— J'avais dix ans et nous venions jouer à la guerre dans ces véhicules abandonnés ; avec l'insouciance de notre enfance, nous jouions...

Il fait quelques pas, shoote distraitement dans un gros caillou.

— Étions-nous insouciantes ? Nous écoutions les adultes, et ils nous transmettaient leur peur ; par le jeu, avec ce matériel de mort, nous tentions de maîtriser cette peur... il reste toujours quelque chose de la peur ; plus encore, peut-être, de la peur sournoise que l'on ressent sans la com-

prendre.

Julien est devenu sérieux, presque sombre. Anne reste silencieuse, elle respecte l'émotion de Julien.

Ils reviennent sur la route. Anne voudrait faire un geste pour calmer le trouble du jeune homme ; mais quel geste ?

Comme un chien qui s'ébroue en sortant de l'eau, Julien secoue la tête et dit :

— Et maintenant... Joseph... je vais vous montrer la fière statue de Joseph Lebeau.

— Qui est-ce ?

- C'est un homme politique né sur la Grand-Place, un des fondateurs de la Belgique en 1830, je ne peux pas vous en dire plus ; moi et la politique !

- La politique ne vous intéresse pas ? ... votre émotion, il y a cinq minutes, ce n'était pas de la politique ? ... la guerre... les croisades... la bataille des Ardennes, ce n'est pas de la politique ?... À votre avis ?

Elle a dit cela avec douceur, sans l'ombre d'un reproche, avec une conviction inattendue chez une fragile jeune fille de seize ans.

Sur un banc de l'île, ils retrouvent les deux

amoureux, qui leur adressent un sourire complice ; Anne rougit.

Des chants d'oiseaux, que Julien ne peut identifier, parsèment l'air autour d'eux.

Une odeur d'herbe fraîche, une lumière complice.

Anne hausse les épaules et penche sa petite tête de porcelaine en plissant les yeux avec un air de faux reproche :

— Dites, vous n'avez pas pris le chemin le plus court, nous revoici près du banc de notre rencontre. N'avez-vous pas allongé notre route ? dit-elle avec une pincée de coquetterie.

Il sourit.

— Allez savoir !

Un silence tendre.

— Un jour, je vous dirai pourquoi ma première visite fut pour l'île, et même pour ce banc.

— Un jour ? Nous nous reverrons donc ?

Elle rougit à nouveau.

— Je devrai bien vous rendre le livre de Gide que vous me prêtez, dit-elle malicieusement. Je suis à Huy pour quatre jours, je retourne à Liège dimanche après-midi.

Il flotte un goût de miel.

Ils fixent un rendez-vous, demain, même heure,
même endroit.

Anne

Plutôt petite, Anne a gardé dans le visage quelques rondeurs enfantines (pour combien de temps encore ?) qui ajoutent de l'espièglerie à ses yeux facétieux. Tout en elle est sourire, tout en elle est bonheur.

Est-ce pour avoir parlé le français dans un pays étranger que sa voix, claire et finement timbrée, donne la sensation d'un chant au débit rapide et aéré ? Ses paroles glissent dans l'air comme une phrase de Schubert.

Ses cheveux, presque noirs, sont coupés à la Jeanne d'Arc. Trop jeune, elle n'a pas encore adopté les artifices de la séduction (peut-être ne les adoptera-t-elle jamais ?) : ni maquillage ni vêtements aguicheurs.

Parfois, en parlant, elle esquisse des gestes gracieux qui font penser à de la danse.

Elle est lumière.

À quatre ans, en 1939, elle est partie pour les États-Unis avec ses parents. Jacques Lavan, son père, jeune ingénieur civil, nourrit de sérieuses craintes face à la montée du fascisme en Europe :